

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

II.

— Est-ce que par hasard, André, vous ne me connaissez pas ? On bien devenez-vous complimenteur ?

— Je voudrais, je vous l'assure, savoir vous complimenter comme je le sens ; mais j'ai peur de passer pour un sot devant vous qui êtes si instruite.

— Dites toujours, répondis-je, en raillant légèrement. Les compliments sont choses que l'on aime à entendre ; mais comment vous avisez-vous ce matin, seulement, de m'en faire ?

— Il y a longtemps que je voulais vous parler, Martine, dit André en baissant la voix et en serrant un peu mon bras sous son bras.

— Mais vous me voyez tous les jours, qui vous en empêchait ? répliquai-je.

— Ah ! Martine, c'est qu'il y a des choses que l'on ne veut pas dire à la légère, car elles tiennent trop au cœur et on serait trop chagriné si chacun pouvait en faire des gorges chaudes ! Mais si vous saviez avec quelle impatience j'attendais le moment de vous les dire, ces choses-là !

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, André, répondis-je d'une voix tremblante, et je n'écouterai rien de ce que vous voulez dire en secret.

— Même si je vous dis que je vous trouve la plus belle personne du pays ! que je serai trop heureux si votre père veut bien nous faire mari et femme ? Oh ! n'essayez pas de retirer votre bras ; je suis si content de l'avoir près du mien ! Ne me répondez pas. Vous paraissez effrayée, je ne veux pas que vous